

## **Fin tragique du torpilleur «BOURRASQUE» en Mai 1940** **Racontée par un Dunkerquois survivant** **de cet épouvantable naufrage.**

30 Mai 1940!

Dunkerque ne formait plus qu'un amas de ruines. L'évacuation était entreprise depuis quelques jours.

A la caserne Ronarc'h, de nombreux marins français attendaient encore, venus d'un peu partout.

A 9 heures du matin, le clairon sonne le contre-appel pour un ordre:

«*Tout le monde en rangs par trois*».

«*Prenez une musette et du linge de rechange pour quelques jours*».

Appel général, distribution de vivres, établissement de listes et une heure et demie après, ces formalités terminées: «*En avant, marche*», vers le port, sous les yeux étonnés de ceux, peu nombreux, qui restaient encore encasernés.

La petite troupe se dirige alors vers la gare maritime, sous un violent bombardement. Elle s'en va, sans savoir où, obéissant strictement à un ordre et ne connaissant pas les terribles heures qui l'attendent et qui furent, pour la majorité des marins la composant, les dernières de leur vie. En effet, ce groupe de marins était désigné pour embarquer sur les torpilleurs **Bourrasque** et **Branlebas**. Le premier de ces bâtiments devait couler devant Dunkerque, entraînant dans la mort plus de 500 militaires, sur un total de 800 qu'il transportait.

***Louis Spitaels, rescapé du «Bourrasque» nous raconte son odyssee***

Parmi les militaires qui allaient s'embarquer ainsi, de nombreux Dunkerquois avaient pris place, certains trouvèrent la mort. D'autres, par contre, réussirent par miracle à échapper au naufrage.

Nous avons rencontré un jeune Rosendalien, *Louis Spitaels*, quartier-maître à «*Marine-Dunkerque*», qui est un des rescapés du **Bourrasque**. Il a bien voulu nous faire, de son odyssee, le récit que nous reproduisons ci-dessous:



Photo privée. Le quartier-maître  
**Louis Spitaels** rescapé du "**Bourrasque**"

C'est vers 10h30, le 30 mai, que nous quittâmes la caserne Ronarc'h. Nous ne savions pas où nous allions; et cependant, chacun de nous, à l'entendre, était bien renseigné. Nous devons embarquer; cela ne faisait aucun doute, car notre groupe se dirigeait vers le port. Pour nous mettre en route, nous avons profité d'une accalmie. La D.C.A s'était tue et ce ronronnement continu des avions qui mettait nos nerfs à fleur de peau avait cessé. Nous arrivâmes bientôt à l'écluse Guillain, puis à la gare maritime. Partout, des visions d'horreur; des ambulances en flammes, des ruines fumantes, des cadavres calcinés. Le sol était couvert de débris hétéroclites.

Déjà à l'embarcadère, des troupes sont là. Aucun bateau n'est encore accosté, il est 11 heures. En attendant le bâtiment qui doit nous emmener, nous ramassons quelques blessés et les mettons à l'abri derrière des tas de briquettes de charbon. Nous enterrons également dans les trous de bombes les cadavres qui jonchent le sol. A un certain moment, occupés à cette besogne, nous devons nous abriter dans ces tombes fraîchement creusées, car la mitraille a repris de plus belle. Le fer et le feu tombent du ciel. Enfin, à 3 h 30, nous apercevons deux torpilleurs qui entrent au port et accostent au quai de la gare maritime.

Ce sont le **Branle-Bas** et le **Bourrasque**.

Les opérations d'embarquement se font dans l'ordre le plus parfait et durent à peine une demi-heure. Le sort m'a désigné pour le **Bourrasque**, de même que 800 camarades environ. Nous appareillons et quittons le port, le bâtiment sur lequel j'ai pris place se trouve en tête. Le **Branle-Bas** suit, loin derrière nous et bientôt nous ne l'apercevons plus.

Bon nombre d'entre nous ont le cœur gros de pleurs de savoir leur famille encore dans la fournaise que nous venons de quitter. Les larmes me viennent aux yeux quand je vois au loin Malo et Rosendaël où j'ai laissé ma femme et mes deux petits...

«Mais nous ne sommes pas en sécurité. Trois avions nous ont repérés et nous attaquent sans répit. Leurs mitrailleuses et celles de la D.C.A du torpilleur crépitent. La mitraille balaye le pont, les bombes aériennes et terrestres sifflent et éclatent autour de nous. Car, nous arrivons au large des côtes belges et les batteries côtières nous harcèlent sans arrêt. Il est près de 5 heures. Tout le monde est sur le pont. Le **Bourrasque** ralentit brusquement son allure et fait marche arrière. Ne sachant ce qui se passe, je me dirige vers l'ouverture qui donne accès aux machines et qui est placée près de la troisième cheminée. A peine suis-je engagé dans cet étroit passage qu'une formidable explosion me projette contre la porte. Est-ce une mine, une bombe, une torpille? Jamais je ne le sus. Je me précipite sur le pont qui est jonché de cadavres, les officiers interviennent pour maintenir l'ordre. Le bateau a été gravement touché. Déjà il s'enfonce lentement dans les flots en oscillant sur tribord. Des soldats, pris de panique, se jettent à l'eau, sac au dos, ils coulent à pic. Des ordres fusent de toutes parts. Celui de se mettre des deux côtés pour essayer de rétablir l'équilibre gravement menacé est donné en vain.»

Nous essayons de dégager un soldat qui a les pieds engagés sous un tube lance-torpilles déplacé par la violence de l'explosion. Voyant nos efforts inutiles, il nous dit stoïquement: «*Ne vous fatiguez pas les gars, sauvez vous!*»

Cependant, une deuxième explosion ébranle l'arrière et fait de nouvelles victimes.

Quelques militaires ont réussi à mettre une vedette à la mer. Je reçois l'ordre d'essayer, avec quelques uns de mes camarades, d'en mettre une seconde. Mais celle-ci est déjà remplie de soldats et la tâche s'avère difficile. Le bâtiment se retourne maintenant sur bâbord. Avec la pression d'eau, la vedette craque de tous bords et ses occupants sont engloutis par le remous. Je suis cramponné au câble qui relie le bossoir à la cheminée et je me trouve submergé. Soudain, je me sens violemment projeté à la surface et je me retrouve nageant au milieu des sacs de marins, de valises, de débris de bois de toutes sortes, perdant le sang par les oreilles et par le nez. Je suis témoin de scènes atroces qui restent gravées dans ma mémoire.

«Un marin du Bataillon de Côte: le matelot *Cosic*, nageait et soutenait un camarade; bien que ce dernier lui demandait de le lâcher, il le maintint quand même à la surface. Ils disparurent tous deux dans les flots.

Partout ce n'était que cris et plaintes.

Le **Branle-Bas** était arrivé et commençait déjà le sauvetage des naufragés. Pendant longtemps je nageais, me soutenant à une chaise de cuisine à laquelle je dois la vie. Enfin, un chalutier nous avait repéré. Bientôt j'étais recueilli à bord avec six de mes camarades dont l'un ne savait pas nager et fût sauvé par un fulmogène qu'il avait agrippé.

Déjà le chalutier avait plusieurs rescapés à son bord. L'équipage nous reconforta de son mieux. Du thé largement arrosé de rhum nous fût servi. Nous nous réchauffâmes au carré. Mais nous ne pûmes obtenir de vêtements de rechange et je devais conserver mes habits imprégnés de mazout pendant encore plusieurs jours.

Mais je remontais bientôt sur le pont.

Sur l'eau flottaient de nombreux cadavres recouverts de mazout qui formait une large tâche sur la mer. Deux explosions virent encore mettre le comble à notre douleur et nous assistâmes, impuissants, à la fin de notre cher bâtiment qui se retourna complètement et coula lentement de l'arrière. Le chalutier patrouilla quelque temps autour de l'épave où seule la quille émergeait. J'aperçus de nombreux naufragés agrippés à celle-ci. Les efforts du chalutier pour essayer de les recueillir à son bord furent vains.

Quelques jours après, je rencontrais des camarades qui étaient restés accrochés à la quille pendant plus de 13 heures et furent sauvés par un chalutier qui passait à proximité.

Sur 800 passagers, plus de 500 trouvèrent la mort dont de nombreux Dunkerquois».

Notre interlocuteur ne pouvait guère contenir son émotion à l'évocation de ce terrible drame.

Au loin, le vent soufflait avec de sinistres mugissements. On croyait entendre la plainte des chers disparus, ceux de mai 1940, que la grande bleue a ensevelis, alors qu'ils venaient d'échapper à l'Enfer de Dunkerque et croyaient échapper à la mort.

Pierre VEROVE.